

LE SPORT, LES VALEURS, LA SOCIETE

<i>PREAMBULE</i>	<i>page 2</i>
<i>LE SPORT, QUAND DES VISIONS DIFFERENTES COEXISTAIENT</i>	<i>page 3</i>
<i>SPORT ET SOCIETE, UNE EVOLUTION PARALLELE</i>	<i>page 6</i>
<i>SUR L'ESSENCE DU SPORT</i>	<i>page 7</i>
<i>LE SPORT AU SERVICE DU MILITANT</i>	<i>page 11</i>
<i>SPORT ET CLASSES SOCIALES DIRIGEANTES</i>	<i>page 12</i>
<i>ET DANS LES TRIBUNES POPULAIRES</i>	<i>page 13</i>
<i>UN MILITANT PAR LE SPORT</i>	<i>page 9</i>
<i>MAI 68 OU LA DIGNITE</i>	<i>page 15</i>
<i>QUELLES VALEURS POUR UN AUTRE SPORT ?</i>	<i>page 16</i>
<i>EN CONCLUSION</i>	<i>page 19</i>

PREAMBULE

Notre sujet n'est pas tant le sport en lui-même, ni non plus les multiples abus qui sont régulièrement dénoncés dans les médias. Notre idée est de réfléchir aux valeurs que véhicule le sport tel que nous le propose la société actuelle. Car pour nous qui imaginons une autre société, il en découle inévitablement que le sport, lui aussi, serait forcément différent de ce que l'on en connaît aujourd'hui.

C'est que le sport tel qu'il se pratique actuellement semble faire une unanimité. Avec ses valeurs de compétition, de formation de champions, il est non seulement admis, mais adulé, adoré, et d'une manière massive, qui semble toucher tous les continents.

Pourtant, au détour d'une lecture, d'un récit, il arrive que l'on entende une idée différente, une remarque intéressante, originale, et que s'ouvre ainsi comme une petite lucarne sur la possibilité d'un autre sport, et sur la possibilité d'autres valeurs. Mais ces idées disparates, séparées, font peu de poids face au rouleau compresseur que nous assèment matin, midi et soir les actualités du sport, les discours des commentateurs et ceux des sportifs eux-mêmes.

Un ouvrage aux sympathies anarchistes déclarées est consacré à ce sujet. Le titre : « Eloge de la passe, changer le sport pour changer le monde ». Edité aux éditions libertaires, sans date de parution, entièrement axé sur les contributions anarchistes, nous l'avons découvert en 2012. Nous lui devons l'essentiel des informations, des idées également présentées ici. Même si, nous y reviendrons, nous ne sommes pas entièrement d'accord avec tout ce qui y est écrit.

Les valeurs qu'on dit liées au sport, le fameux « esprit sportif », touchent et imprègnent toute la société, que l'on soit sportif pratiquant, que l'on s'agite seulement sur son fauteuil devant un poste de télévision, ou que l'on ne s'y intéresse même pas du tout. Et c'est pour cela que nous avons voulu, ici, mener une réflexion sur ces valeurs, à quoi elles correspondent historiquement, à qui elles se rattachent, enfin si elles pourraient ou non être différentes que celles actuelles, que l'on nous présente comme universelles et de tous les temps.

Pour essayer de nous concentrer sur le seul sujet des valeurs morales que véhicule le sport, nous avons choisi de mettre de côté bien des aspects liés au sport qui, pourtant, pourraient tout à fait avoir leur place ici. Pour prendre un exemple, l'importance de l'argent, la marchandisation des grands joueurs de football, qui atteint des sommes totalement scandaleuses, cela a évidemment un impact sur l'image donnée, et donc également sur les valeurs que cela véhicule.

On trouve partout, dans la presse, à la télé, des débats et des dénonciations de l'importance de l'argent, du dopage, bref, ce qu'on nous présente comme des abus. Et on veut nous faire croire qu'il suffirait de mettre en place une sorte de police pour contrôler, limiter, ces abus, et redonner ainsi au sport toute sa splendeur ternie par ces pratiques.

Sauf que si ces gens-là s'indignent de l'abus d'argent, de l'abus de drogue, ils ne remettent absolument pas en cause la valeur morale au nom de laquelle les sportifs concernés

agissent ainsi : la victoire d'un seul sur tous les autres. Cette morale là n'est même pas discutée, à tel point qu'elle a fini par sembler évidente, absolue, qu'il ne peut y en avoir d'autre.

Il n'y a pas que ces deux problèmes qui entourent le sport actuel. Il y a en a toute une liste : le chauvinisme, qui entoure les compétitions sportives et toute l'organisation des compétitions, basée sur l'opposition des nations entre elles ; le climat de guerre que recherchent une partie des spectateurs ou des acteurs du sport, notamment autour des matchs de football ; il y a toute une misogynie, un mépris des femmes,, qui imprègne une multitude de sports, qui se fonde sur la supériorité physique des hommes sur les femmes ; mais à supposer qu'elle soit véritable, ce qui serait à discuter, en quoi justifierait-elle le mépris, pire, les injures fondées sur un mépris des femmes ?

Il y a encore des sujets qui sont quasiment tabous, jamais évoqués dans les médias : le sport de compétition, quand il fait des ravages sur les corps, avec le temps, une fois le champion oublié, loin des caméras et des micros ; la pratique du sport quand elle provoque des accidents : selon le site « halteausport.free.fr », on compte pour l'année 2008 16 530 accidents en cours d'EPS (éducation physique et sportive) : la plupart ont lieu dans la cour pour les plus petits (maternelle et élémentaire), puis cela s'inverse et ils ont lieu essentiellement dans un gymnase au collège et au lycée. Au total, il y aurait 850 000 accidents dus aux activités de sport et de loisirs chez les 12-19 ans, chaque année !

Il faudrait aussi discuter, mettre en cause, une multitude de cultes très proche du sport et de la pratique sportive. Exemple : le culte du corps, de plus en plus développé, qui a permis d'édifier tout un body... marché, culte du corps lui-même lié à toute une évolution de la société donnant une importance considérable au look, aux apparences. Ce culte, qui s'adresse plutôt à des couches plus basses dans la société, connaît une version plus haut de gamme, le culte de la santé : là, on fait du sport, du moins des exercices sportifs, pour vivre en bonne santé. Mais même derrière cette apparence de bon sens, il y aurait à dénicher des contradictions, des hypocrisies, des incohérences, et à discuter des valeurs morales qui sont aussi transmises.

Faut-il avoir une activité spécifique, séparée de nos autres activités, qui vienne en quelque sorte réparer ce que le reste de la vie abîme ? Ne faut-il pas se poser la question d'un tout autre mode de vie et de travail, qui n'abîmerait pas notre corps, et où l'on n'aurait donc pas besoin de pratiquer un sport-médicament pour se sentir et être bien dans sa peau ?

LE SPORT, QUAND DES VISIONS DIFFERENTES COEXISTAIENT

Pour réfléchir à la place qu'occupe le sport dans la société et dans son fonctionnement, nous allons d'abord nous reporter à l'époque qui de la Commune de Paris de 1871. Cet épisode révolutionnaire a été l'occasion pour la population d'artisans, d'ouvriers, de Paris, de prendre le pouvoir, et surtout de vouloir commencer à mettre en place les bases d'une autre vie, d'une autre manière de travailler, d'éduquer les enfants, etc. On ne retrouve pas grand chose concernant les activités sportives sous la Commune, sans doute parce qu'à l'époque elles n'étaient pas encore mises en place et développées de manière massive, en direction du gros de la population.

Seule une élite commençait à en faire une pratique régulière. Vers 1880, les aristocraties anglaise et française, avec en France le baron Pierre de Coubertin, ont théorisé le rôle du sport dans la société. Selon l'ouvrage « Eloge de la passe », pour elles, « *l'activité physique doit aider à la reconquête de l'Alsace et de la Lorraine, elle doit améliorer l'hygiène physique des travailleurs, former des soldats performants et des chrétiens conscients. La gymnastique enseignée dans les écoles amène les élèves à la notion d'effort, de discipline du mouvement, de la disparition de l'individu au sein de la masse.* » On le voit, on a là une vision des milieux dominants de la société, milieux qui viennent donc, quelques années auparavant, en 1871, d'écraser dans le sang une tentative populaire de changer le monde.

Pierre de Coubertin milite pour que le sport entre à l'école en France, car il pense que cette pratique, qu'il a observée en Grande-Bretagne, est un des secrets de la puissance du pays. Vers 1887, il rédige une série d'articles et d'ouvrages pour promouvoir le sport à l'école, et sur la priorité de régénérer « *la race française* », grâce à l'éducation physique et morale des élites du pays. Il faut dire qu'à l'époque, ces élites sont traumatisées, non seulement par l'épisode la Commune de Paris, mais également par la défaite cinglante de la France en 1870, face à l'Allemagne de Bismarck.

Coubertin n'est pas seul parmi les milieux dominants à réfléchir à l'utilité et la nécessité d'une démocratisation du sport, sous leur contrôle. Il y a ainsi un autre courant, animé par Georges Hébert. Lui est pour une pratique militaire et hygiéniste du sport. Dans les années 1930, on pourra trouver l'usage de cette pratique, comme en témoigne Wilhelm Gengenbach, dont nous reparlerons plus loin, puisqu'il eut l'occasion de faire un stage d'hébertisme, en vue de devenir moniteur de sport dans les écoles.

Coubertin tient des discours qu'on tait aujourd'hui, car il manipule ouvertement le terme de race, mais à l'époque, cela ne choquait pas grand monde. « *Les races sont de valeur différente et à la race blanche, écrit-il, d'essence supérieure, toutes les autres doivent faire allégeance* ». Pour Coubertin, la société est divisée, ce qui est naturel pour lui, en forts et en faibles : « *il y a deux races distinctes, celle au regard franc, aux muscles forts, à la démarche assurée et celle des maladifs, à la mine résignée et humble, à l'air vaincu. Eh ! bien, c'est dans les collèges comme dans le monde : les faibles sont écartés, le bénéfice de cette éducation n'est appréciable qu'aux forts* ». Coubertin classe sans doute les femmes dans la catégorie des faibles, en tout cas, dans les Jeux olympiques, pour la promotion desquels il est resté célèbre, il n'en veut pas : « *Les olympiades femelles sont inintéressantes, inesthétiques et incorrectes. Aux Jeux olympiques, leur rôle devrait être surtout, comme aux anciens tournois, de couronner les vainqueurs* ».

Si d'un côté, Coubertin parle de paix à l'occasion des Jeux olympiques, cela ne l'empêche pas de vouloir préparer la guerre : « *Le jeune sportsman se sent évidemment mieux préparé à partir à la guerre que ne le furent ses aînés et quand on est préparé à quelque chose, on le fait plus volontiers.* » Plus tard, dans les années 1930, Coubertin sera un vif partisan du régime nazi, ce qui là non plus est loin d'être une exception dans la France et parmi les classes dirigeantes de l'époque : « *Que le peuple allemand et son chef soient remerciés pour ce qu'ils viennent d'accomplir* », clame-t-il au lendemain des Jeux olympiques de Berlin. « *Comment voudriez-vous que je répudie la célébration de la XI^e Olympiade ? Puisque aussi bien cette glorification du régime nazi a été le choc émotionnel qui a permis le développement qu'ils ont connu.* »

Mais revenons au moment où Coubertin commence son travail de mise au sport d'un sport confortant la vision des classes dominantes. Au même moment, une toute autre vision du sport, de ses valeurs, existe. Elle est le fait d'un communalard, Paschal Grousset. Pendant la Commune, Paschal Grousset a été un élu du 18^{ème} arrondissement de Paris, il a été nommé « délégué des relations extérieures » et responsable des « exercices physiques ». Arrêté, il sera déporté en Nouvelle-Calédonie. Il s'en échappera et rentrera en France en 1880, lorsque les Communalards sont amnistiés.

En 1888, Grousset crée une Ligue nationale d'éducation physique, qui veut s'opposer à la vision du sport proposée par Pierre de Coubertin. Grousset rejette la compétition sportive, qu'il juge politiquement et moralement néfaste. Il veut favoriser le jeu pour lui-même. Sa Ligue cherche à favoriser la pratique d'un sport par tout le monde, et ce avec des idées d'amélioration physique pour les plus faibles, des idées de solidarité et d'altruisme. La même année, il rédige un livre, « La Renaissance physique », où il veut opposer une vision communalarde à ce qu'il appelle la vision versaillaise des pratiques physiques.

Selon « Eloge de la passe », Grousset « *développe une vision collective (communalarde) et égalitaire des pratiques sportives, à l'opposé de la vision élitiste et cléricale (versaillaise) de ces mêmes pratiques* ». « *Grousset se fait le chantre de la valorisation des plus faibles, de la massification des pratiquants et va ainsi proposer une alternative au modèle coubertiniste qui valorise le champion et le plus petit nombre* » « *A l'esprit de compétition, Grousset oppose un idéal de fraternisation et d'éducation populaire et patriotard* ».

Il y a sans doute à boire et à manger dans certaines valeurs que prône Grousset. Car on le sait, la Commune véhiculait largement tout un esprit patriotard, même s'il était mélangé à l'idée d'une république sociale et si elle a pratiqué un certain internationalisme dans les actes. Mais ce qui est intéressant à noter, c'est qu'on voit là, à un même moment, avec Coubertin d'un côté et Grousset de l'autre, deux conceptions totalement divergentes de la pratique du sport, et avec elle, des valeurs qu'il s'agit d'y développer.

Si cette situation nous intéresse, c'est qu'elle diffère de celle d'aujourd'hui, où une seule conception existe. Même si l'on y discute, on l'a dit, des abus, des défauts, etc. personne ne prône tout un système de rechange. Et le fait qu'il n'y ait qu'une conception de visible tend à faire croire qu'il ne peut y en avoir d'autres.

En fait, dans ces années 1880, on assiste à une bataille des idées sur le sport. Et cette bataille des idées est le reflet de la gigantesque bataille qui oppose alors les deux camps de la société, bataille qui vient de se manifester sous la forme extraordinaire de la Commune de Paris, où la classe opprimée a su commencer à mettre en place les principes d'une autre société, et où la classe dominante n'a su y répondre que par le bombardement et la tuerie.

L'organisation de la vie communalarde a été écrasée, mais l'espoir créé par cette création est alors resté vivant : « *la Commune n'est pas morte* ». Et c'est cette vie, dans les esprits, cette autre manière de vivre, qui engendre, dans la tête d'un Grousset, une autre manière de voir le sport, différente de celle proposée par ceux qui tiennent au maintien du monde dominant.

Nous ne savons pas ce qu'il en est, concrètement, de la pratique de ce sport préconisé par Grousset. Sa Ligue va en tout cas gagner à elle des personnalités qu'on dirait aujourd'hui

« *de gauche* » : Georges Clémenceau, Jules Verne, Alexandre Dumas, Fernand Lagrange.
Qu'en a-t-il été pour les milieux plus populaires ?

Ce que l'on peut en tout cas retenir, c'est que la vision du sport, les valeurs même qu'on y met en avant, ne sont pas du tout absolues. En réalité, chaque monde social y met les valeurs qui lui semblent correspondre avec sa position dans la société, sa vision de celle-ci. Et dans ces années 1880, il se passe ceci d'un peu extraordinaire, que la division de cette société, déchirée par une blessure récente, laissant une plaie encore ouverte, fabrique une opposition entre deux visions contraires du sport, au même moment.

SPORT ET SOCIÉTÉ, UNE ÉVOLUTION PARALLÈLE

On peut compléter cette réflexion, en nous projetant aussi à des époques différentes. On y constatera la même chose : le sport reflète chaque fois l'état de la société du lieu et du moment. Les valeurs que véhicule le sport ne sont pas les mêmes, mais, toujours, elles peuvent se comprendre dans le lien qui existe avec cette époque.

Prenons les années 1940, à la fin de la Seconde Guerre mondiale et à la Libération. « *Eloge de la passe* » écrit : « *le sport est définitivement gangrené par le nationalisme, l'argent et tous les autres maux issus du capitalisme. Le résultat et le "spectacle" prennent le pas sur le jeu. En France, seuls quelques journaux comme Miroir du Football puis Contre-pied continuent à populariser une autre vision du sport et du football en particulier.* » Il y aurait donc eu un tournant dans les valeurs du sport populaire à cette époque.

Or, effectivement, dans l'histoire de la conscience de classe, on peut dater la fin de l'existence d'un mouvement révolutionnaire significatif au sein du ou des mondes ouvriers, de cette époque de la Libération. Entre les deux guerres, subsistait encore, dans les pays dominant la planète, un espoir en une autre société, hérité du travail militant de générations successives.

Cet espoir a été concrétisé avec la naissance et le développement du parti communiste en France. Mais ce parti a vite été pris en mains par le stalinisme et réorienté par la bureaucratie de l'URSS. La confusion restait d'abord naïve, L'esprit révolutionnaire, celui qui souhaite un changement de la société elle-même, n'était pas étouffé à la base. Jusqu'aux événements de 1936. A ce moment là, les dirigeants du monde ouvrier orientent les révoltes vers des satisfactions matérielles bien dans le cadre bourgeois, comme les congés payés, fermant les yeux sur l'écrasement populaire qui se trame de l'autre côté de la frontière, en Espagne, sans parler de la guerre qui s'annonce, avec l'Allemagne nazie.

Au lendemain de la guerre, la naïveté n'est plus possible. Désormais, une figure s'impose dans le monde ; celle de l'URSS, d'une URSS qui a réussi à vaincre Hitler, et dans la foulée à dominer la moitié de l'Europe. Cette victoire du stalinisme va en finir avec les restes d'idéal socialiste dans la classe ouvrière. Le seul idéal que supporte le stalinisme alors triomphant, c'est celui bien ordonné et réglé que veut le PCF, et derrière lui, Moscou. C'est un tournant.

Désormais, l'idée d'une autre société, ne va plus survivre que dans des petits groupes politiques, syndicaux, etc. minoritaires. Ils sauvent l'honneur, gardent une flamme vivante,

mais restent isolés. Il n'est donc pas étonnant que le sport lui aussi bascule complètement dans les valeurs nationalistes et élitistes.

Autre exemple, celui d'un brusque recul de la société, que la France a connu dans les années où elle a été gouvernée par Pétain et le régime de Vichy. Le 3 octobre 1940, le jour même où est instauré le statut des juifs, Vichy supprime le rugby à XIII. Tous les clubs de rugby à XIII sont dépouillés de leurs biens, mobiliers ou immobiliers, et remis à la disposition du Comité national des sports, pour un montant de 1,2 millions de francs de l'époque, ainsi que les stades et les biens des 225 clubs de rugby à XIII. Tous sont alors forcés à se reconverter au rugby à XV.

Cette mesure ne peut se comprendre que si l'on connaît un peu, non pas les règles du jeu, mais les valeurs qui vont avec chacune de ces deux variantes. Il faut en effet savoir qu'une rivalité a duré un certain temps en Angleterre, terre de naissance du rugby, apparu au XIX^{ème} siècle. Deux tendances se sont développées. D'un côté, les classes dirigeantes détiennent entre leurs mains le rugby amateur, rugby à XV. De l'autre, des clubs ouvriers s'organisent plutôt d'une manière professionnelle, et créent un autre rugby (1893-1895). « *Ce laps de temps, explique "Eloge de la passe", correspond exactement au parcours historique du labour Party, les Travaillistes. En 1906, ce rugby à XIII prendra sa forme spécifique avec l'adoption du jeu du tenu en remplacement de la mêlée ouverte, jugée dangereuse* ».

Malgré les pressions de toutes sortes, le jeu à XIII va perdurer à côté du jeu à XV, dans le pays où le capitalisme est né et où l'opposition entre classe bourgeoise et classe ouvrière est visible en premier. « *La pratique de ces deux rugbys n'a jamais été politiquement neutre, écrit encore "Eloge de la passe". Le but originel du rugby à XV dans la très puritaine Angleterre victorienne était de façonner de bons "chrétiens musclés" (muscular christians) où l'individu ne comptait pas, noyé dans la masse des joueurs pour le bien d'une élite* ». « *Au contraire, le rugby à XIII place l'individu-joueur devant ses propres responsabilités et chacun a sa chance devant l'adversité et peut redémarrer le jeu.* »

Ce sont donc bien des valeurs morales, celles associées à un rugby d'origine prolétaire, que Vichy veut tuer, en l'obligeant à se convertir au rugby à XV.

Enfin, lorsque, à partir des années 1980, le capitalisme connaît une vague de financiarisation, lorsque la place de cette finance devient phénoménale, eh bien, on voit le sport, ou du moins certains sports, également dominés par l'argent, sa logique, sa corruption, son immoralité et ses outrances. Le parallèle avec l'évolution de la société est toujours là.

SUR L'ESSENCE DU SPORT

Venons-en maintenant à une idée, elle aussi présente dans « *Eloge de la passe* », mais pour la critiquer, cette fois. On trouve en effet, à plusieurs reprises, dans ce recueil de textes, des passages qui disent que le sport est « *dénaturé* » par la société capitaliste. Ainsi, dans le chapitre « *sports et médias* » : « *De l'apparition de la publicité sur les maillots, autorisée en 1968, jusqu'aux paris en ligne autorisés par la loi en 2011, en passant par les fortunes investies dans l'achat de clubs (et de stars aux salaires frisant l'indécence) par les milliardaires Russes, Américains ou grâce aux pétrodollars des princes saoudiens ou qataris, jusqu'au monopole publicitaire des plus importantes multinationales déclarées "partenaires" : Coca Cola ; Emirates ; Mc Donald ; Hyundai ; Sony ; Castrol ; Visa :*

Continental... Ou des puissants équipementiers des clubs ou équipes nationales : Adidas ; Nike, Puma ; Loto ; l'essence même du football (nous soulignons) a peu à peu été dénaturée (...) »

Il y aurait donc une essence du football ? Un vrai football, qu'ensuite d'autres auraient dénaturé ? Un football naturel donc, ou plus pur, parce que plus proche des origines ? Nous ne le croyons pas. Rien n'est naturel dans le sport, nous l'avons vu. Tout est au contraire lié à quelque chose qui vient de la société.

Dans le premier exemple que nous avons pris, autour de la Commune de Paris, nous avons vu deux, voire trois manières ou plus, d'envisager le sport. Qui peut dire celle qui serait « naturelle », et lesquelles sont dénaturées ?

Bien évidemment, nous sommes plus proches des idées et des valeurs de Paschal Grousset, l'ancien communal, que de celles de Pierre de Coubertin. Mais allons-nous pour autant qualifier le sport proposé par Grousset de « vrai sport », et l'autre de « dénaturé » ?

Non, nous préférons qualifier chacune de ces variantes comme le fait Grousset lui-même, quand il parle, lui, de sport versaillais et de sport communal : en mettant des qualifications sociales. C'est dans cette direction que l'on cherchera à dire et à comprendre les diverses options : en lien avec l'histoire, avec les classes sociales ou les modifications que connaît la société, car c'est elle qui engendre une vision du sport et de ses valeurs.

Il faut dire qu'on retrouve cette manière de qualifier le sport, en présentant comme vrai celui que l'on soutient, et dénaturé les autres, un peu partout. Et c'est malheureusement le cas aussi bien à droite qu'à gauche, et à l'extrême gauche, et notamment dans « *Eloge de la passe* ».

Les mots ont leur importance. En effet, parler d'une « essence du football », ou d'un « vrai » football, comme en complément parler d'un sport « dénaturé », cela sous-entend qu'il existerait quelque part, dans le passé, ou dans les livres, ou dans la tête de certains, une idée juste et bonne du sport. Mais on peut chercher longtemps, on ne trouvera rien de tel. On aura toujours des conceptions diverses, qui sont elles-mêmes le reflet de la société d'une époque, de ses classes sociales, et de leur rapport entre elles.

CHANGER LE SPORT OU CHANGER LE MONDE

Nous en venons maintenant au sous titre du livre « *Eloge de la passe* ». C'est en effet cette phrase : « *changer le sport pour changer le monde* ».

Si l'on pense qu'il existe un sport « vrai », ou « pur », « essentiel », « naturel », alors on peut en déduire qu'en changeant le sport, on commence à changer le monde ; on en construit le début d'un nouveau. Une fois réalisé, mis en pratique ce sport-là, on a posé une pierre, pourrait-on dire, pour effectivement changer le monde. Et l'on pourrait ainsi se battre les uns pour changer le sport, les autres changer l'école, et ainsi de suite.

Mais ce n'est pas notre avis. Changer le monde est chose inenvisageable de cette manière. Il existe un Etat central au service des puissants, et son travail est d'effacer ces tentatives, de les contenir, de les détourner, de les pervertir ou de les déconsidérer. L'Etat

pourra utiliser une répression ouverte, c'était son penchant jusque la Commune de Paris. Depuis, il a appris à agir de manière plus intelligente, du moins dans les pays riches. Il cherchera par exemple, à entourer un club différent... d'un mur d'indifférence, en l'empêchant d'essaimer et de servir d'exemple ; il peut aussi chercher à le transformer, en jouant sur des changements de personnes, en utilisant son fric, etc.

Il peut même chercher à récupérer, dans son système, une telle tentative, en en faisant un exemple, mais son exemple, et en promouvant une forme d'élite encore. Ce phénomène est visible dans la chanson d'origine populaire, régulièrement subversive à l'origine, mais tout aussi régulièrement récupérée et utilisée à son profit, par une industrie dont c'est le métier, le show business.

Alors, cela ne veut pas dire qu'il ne faudrait pas, si cela nous est possible, tenter de créer une autre manière de faire du sport, une autre manière de faire l'école, une autre manière de vivre entre voisins. Simplement, il ne faut pas croire que l'on va ainsi « *changer le monde* ». Il faudrait aussi en même temps tout un travail de propagande, aborder des sujets les plus divers qui touchent à la vie en société, pour consolider ce travail. On ne peut absolument pas se contenter d'un seul domaine, que ce soit le sport ou un autre d'ailleurs.

C'est qu'il n'y a pas que l'Etat, il y a la société elle-même. Et la société est très forte. Par le biais de tous les autres domaines, où elle continue d'agir, d'influer les personnes concernées et tous leurs proches, elle va chercher, consciemment ou non, à reprendre sa logique, à remettre en conformité une pratique différente, avec ses règles générales. Insensiblement, elle finira par rétablir sa norme, ses valeurs, et effacera l'aspect neuf, révolutionnaire. On peut donc, si on pense en avoir les moyens, faire une telle tentative, mais en en connaissant ces limites.

UN MILITANT PAR LE SPORT

Nous reproduisons ici un long extrait qui illustre un peu ce qui vient d'être dit. Cet extrait, toujours tiré de « *Eloge de la passe* », a pour titre « *Tribulations d'un footballeur désabusé* », et il est rédigé par Philippe Pelletier. Pelletier, qui est de Saint Etienne, avait l'idée plus ou moins de militer, à travers le sport, pour faire partager certaines valeurs. Il dit avec honnêteté toutes les difficultés qu'il a rencontrées et comment les choses ont évolué sur la durée.

Pelletier commence par dresser rapidement un historique politique du football à Saint-Etienne : « *Si les staliniens ont réussi à mettre la main sur la gauche locale après 1945 et jusque dans les années 1980, dit-il, ils n'ont pas toujours eu la dragée haute tant resta présent un courant syndicaliste-révolutionnaire incarné avant-guerre par le groupe de la Révolution prolétarienne ou par la CGT-SR, par les anarchistes et par une culture libertaire diffuse. Même si tout cela est loin, c'est à Saint-Etienne que se tint le congrès fondateur de la Fédération des bourses du travail (1892) ainsi que celui de la CGT-U (1922).* »

Puis il en vient à nous dire les lendemains de la fameuse coupe du monde qui a vu la victoire de la France : « *J'ai pu vérifier sur le terrain, c'est le cas de le dire, que la flopée de discours sur les « retombées positives à tous les niveaux » de la Coupe du monde de 1998 – dont Geoffroy-Guichard, que je ne fréquentais plus depuis belle lurette, avait accueilli quelques matchs – était du pipeau pour nous. Les dites retombées étaient proches de zéro, je*

parle de nous, les nombreux amateurs. Ah si, peut-être un nouveau terrain synthétique par-ci par-là (que nous avons demandé et que nous n'avons jamais obtenu), ou un demi-vestiaire rénové...Autant dire que dalle.

« Sur le terrain, toutes les frustrations sociales, le boulot ou le foyer, les dettes, finissaient par exploser. Ainsi que le racisme, mais de façon rampante, sournoise. Ca, on l'a vu de près, car notre équipe avait fini, elle aussi, par devenir cosmopolite. Lors d'une saison, on manquait en effet de joueurs, on avait essayé de recruter, et c'est l'un d'entre nous, fils de Marocains, qui a fait venir des copains, autant dire des cousins. A partir de là, sont arrivés d'autres cousins de cousins (de familles originaires du Maroc, d'Algérie, pas de Tunisie), soit en gros la moitié de l'équipe. Mais parmi ces nouveaux joueurs, beaucoup n'ont pas compris l'esprit et les enjeux, surtout les jeunes. Mon pote et moi qui animions le club, lui à la présidence, moi au secrétariat, nous deux à la trésorerie de facto, nous nous sommes efforcés de leur expliquer, et de ré-expliquer. Nous avons essayé de rectifier le tir, mais cela ne peut se faire que lentement si on ne veut pas tout casser.

« L'exclusion sociale, plus ou moins ressentie, se transfigurait sur le terrain dans une sorte de refus inconscient de jouer le jeu, finalement. La misère socio-psychologique, pas forcément liée à une misère économique car aux côtés des chômeurs il y avait aussi des pères de famille installés, drainait une révolte absurde et impuissante sur n'importe quoi (l'arbitre, les adversaires, les partenaires qui ne donnaient pas assez la balle, les autres, jamais nous). Oui, c'était ça le pire : ce n'était jamais de notre fait si nous perdions ou si nous étions lésés. Batailler là-dessus pour se responsabiliser sans être naïfs n'a pas été facile.

« Certains adversaires ne supportaient pas de se faire battre par une équipe d'Arabes... Ca n'a jamais été formulé ainsi, mais on le sentait à certaines réflexions et à quelques regards. Et si jamais l'un d'entre nous cédait à la provocation, cela pouvait dégénérer. Et des provocations, il y en eut... Mais il est difficile de démêler la bêtise raciste de la bêtise non raciste...

« Notre équipe était composée d'ouvriers de la métallurgie ou du bâtiment, de magasiniers, d'intérimaires, de représentants de commerce, d'employés de grande surface, de petits commerçants, de profs, de chômeurs, les âges étaient variés, nous étions une micro-société masculine à nous tous seuls. Nous avons été idéalistes et naïfs de vouloir monter quelque chose de sympa dans un cadre qui ne l'était finalement pas, et dans une société dont tous les bouts se durcissent. Je pensais stupidement que sur le plan des loisirs – et c'était bien le cadre explicité du football en Ufolep – il y avait encore la possibilité d'avancer.

« En fait, loin d'être une école de la solidarité, de courage, de respect de ceci ou de cela, le football, au moins celui que j'ai vécu ces dix dernières années, ne canalise pas la violence, mais la reproduit, l'entretient et la démultiplie. La brutalité plutôt que la violence, d'ailleurs, si on veut être précis. Ce constat n'est pas seulement valable à ce stade de simples amateurs, mais à tous les niveaux du football. Le comportement de certains parents vis-à-vis de leurs enfants qu'ils poussent sur les terrains est parfois sidérant, notamment quand, de la touche, au bord du terrain, ils les encouragent à faire mal à l'adversaire. Je suis également persuadé que déteint vers le bas le triste exemple donné en haut, par les pros, par les démagos du journalisme, par ceux qui ne veulent pas admettre qu'il y a du dopage, dessous de table, caisses noires, achats d'arbitrage, paris truqués, fascistes organisés ou infiltrés dans les groupes de supporters.

« Il y a également un effet générationnel évident, une perte du fonctionnement collectif en dehors du terrain (et parfois sur le terrain lui-même mais par le jeu c'est plus facile à contrebalancer), une ignorance voire un refus de l'associatif. (...) Au sein de notre équipe, les choses avaient quand même bougé. La coupure était pourtant relativement bien nette, quoique non dite, entre ceux qui, dans le vestiaire après le match, prenaient la douche avec slip ou sans slip, entre les circoncis et les non-circoncis ! Mais cela ne nous empêchait pas de se balancer des blagues provocatrices sur le racisme qui nous faisaient bien rire... Le plus regrettable est qu'une solidarité sur le terrain, une volonté de jouer ensemble, et de bien jouer, la recherche d'un style et d'une âme ne se soient pas totalement répercutées en dehors du terrain. Il n'a pas manqué grand-chose, mais on sait que le grain de sable peut être énorme. »

On a ici une description tout à fait vivante de la manière dont la société en place vient ré-infuser ses valeurs, sa morale, dans les lieux comme ce football libertaire qu'a voulu créer Pelletier, en s'opposant aux valeurs de la société capitaliste. Encore une fois, il ne s'agit pas d'en conclure qu'il ne faut pas s'engager dans ce genre d'action. Non ! au contraire, chaque réalisation, même si elle est condamnée à être momentanée, est riche de leçons et elle participe à l'entretien vivant d'un espoir en un autre fonctionnement. Mais il fait en comprendre la difficulté profonde.

Que ce soit dans une réalisation comme cette sorte de club local, ou que ce soit dans un témoignage écrit, il est important que des traces d'un autre fonctionnement social existent. Mais nous ne dirons pas que cet autre sport est ni « pur », ni « naturel » ; comme toute réalisation contre le courant et les valeurs de la société en place, c'est un combat, et un combat social. Le jour où l'un des protagonistes est usé par un combat par définition inégal, le syndicat, l'association ou le sport, l'activité sociale qu'on voulait révolutionnaire cesse de l'être. Mais Pelletier a raison, le témoignage doit rester.

LE SPORT AU SERVICE DU MILITANT

Dans son récit autobiographique (« *Face au fascisme allemand* »), qui a commencé à être édité en 2006, Wilhelm Gengenbach nous dit d'autres réflexions sur le sport. Jeune militant allemand qui se bat contre la montée du fascisme, Willy voit d'abord dans le sport un moyen de s'entraîner et de garder la forme pour mener les combats physiques imposés par les bandes fascistes. Mais en même temps, il voit le danger inhérent à la pratique sportive ; c'est qu'elle tend à devenir une religion pour celui qui s'y lance. « *Faites du sport, écrit-il, mais n'en faites pas une religion. Faut qu'il reste de quoi se creuser les méninges sur la politique* ». En Allemagne, il faisait partie de L'Unité sportive rouge.

Lorsqu'ont lieu les Jeux Olympiques à Berlin en 1936, sous Hitler donc, Willy nous dit comment les sportifs les plus conscients ne vont accepter d'y participer qu'à la condition de pouvoir, malgré les risques, y faire une propagande clandestine contre le régime fasciste. Ainsi, « *Cardier – un lutteur Suédois - n'avait consenti à venir à Berlin qu'à condition de pouvoir introduire du matériel antifasciste. Ce qu'il fit. Le matériel venait de Suisse, par l'intermédiaire d'un masseur d'origine suédoise* ». De même, Karl Becker, membre du parti communiste allemand, « *avait contribué à une action de diffusion de tracts contre le fascisme auprès des acheteurs du programme du jour, en trois mille exemplaires. Cette action avait été organisée par un camarade lutteur participant aux Jeux. Il avait d'autre part infligé une défaite au champion suisse de sa catégorie, connu pour sa servilité à l'égard des fascistes* ».

Selon Willy, le régime fasciste savait que le mouvement ouvrier international, notamment suisse et suédois, avait travaillé à introduire dans ces jeux des camarades au niveau athlétique international. Il comptait sur leur victoire pour renforcer sa théorie raciste. *« Mais cela fit fiasco grâce au noir Jesse Owens ». « Les Jeux olympiques, explique Willy, étaient un bon test pour mesurer la conscience politique des sportifs de chaque pays. Aucun n'avait brillé par la manifestation de son aversion, sauf les Noirs américains qui le firent avec subtilité, avec la couleur de leur peau comme victoire en réponse au racisme officiel ».*

En France, Willy milita aussi en direction des jeunes adhérents de clubs sportifs, comme celui du 11^{ème} arrondissement. Là, il tente de lancer des discussions politiques, d'éveiller les consciences, d'organiser même des débats. Willy combat l'idée d'une soi-disant *« neutralité »* du sport. Il décrit le processus par lequel le monde bourgeois utilise le sport pour renforcer son intérêt et développer ses valeurs :

« La bourgeoisie, disposant des moyens financiers, en usait là comme ailleurs. Elle débaucha ceux de nos athlètes d'un certain niveau au point de vue des performances. Elle réussit auprès de certains, en leur offrant des avantages pécuniaires par des moyens détournés, afin de ne pas enfreindre le sacro-saint statut international d'amateur. La plupart du temps, elle leur offrait des situations professionnelles sous forme de postes de travail fictif, pour leur garantir des facilités d'entraînement. Ils pouvaient ainsi consacrer un nombre d'heures accru, ce qui leur permettait de devenir plus performants. Et eux s'assuraient d'accroître le prestige aussi bien national qu'international du sport bourgeois, et de servir de porte-drapeau publicitaire à la firme qui cautionnait ces manœuvres. Sans compter que l'athlète devenait un otage des pontes du sport réactionnaire et du même coup d'un patron d'entreprise. Et comme de bien entendu, celui-ci l'utilisait le cas échéant d'un conflit à l'intérieur de son entreprise, contre les autres travailleurs ».

Marathonien, Wilhelm Gengenbach participa régulièrement aux 100 kilomètres de Millau. Willy aimait particulièrement la course à pied. Il en parle comme *« le plus beau des sports, et bien à nous, pros. »* Pourquoi ? *« En course à pied, nous confie-t-il, l'on ne triche pas. Il s'agit de vaincre une distance et pas un adversaire. Alors, on galope et à ce jeu, mes jambes et ma tête, tout mon corps participe et j'éprouve du plaisir. On n'a pas le temps de s'ennuyer un seul instant. L'on pense, c'est sûr, mais à des choses auxquelles on ne penserait pas autrement. L'on chante, mais tout au fond de soi. Enfin, les autres font ce qu'ils veulent ».*

SPORT ET CLASSES SOCIALES DIRIGEANTES

On l'a plus ou moins entrevu ci-dessus : selon l'époque, selon l'histoire, un sport donné peut être vu d'une manière différente par la classe sociale qui domine. Nous allons voire maintenant à quel point les choses peuvent même se modifier. (Nous utilisons pour cela l'article *« Recevoir, donner, rendre »* de Jean-Claude Michéa, dans *« Eloge de la passe »*)

La pratique sportive moderne, on l'a dit, est apparue en Angleterre, dans les collèges d'élite de l'Angleterre victorienne. Pratiquer le football, le rugby, était alors un signe d'appartenance aux classes privilégiées. En ce XIX^{ème} siècle, la bourgeoisie industrielle de toute l'Europe copie son aînée anglaise, et c'est dans cet esprit qu'apparaissent les premiers clubs sportifs sur le continent. Du coup, dans un premier temps, les élites intellectuelles n'éprouvent aucun mépris pour l'activité sportive.

Il y a alors des critiques, mais elles viennent de l'Eglise catholique ; celle-ci voit dans cette nouvelle activité une influence du protestantisme. Les élites nationalistes aussi sont assez critiques. Elles jugent trop laxistes ces pratiques et elles réagissent en montant des activités très encadrées, des clubs de gymnastique d'un style quasi militaire. Mais, pour la majorité des élites, et pour le monde intellectuel qui leur sert de porte parole, le sport est un signe de modernité, un peu comme la mode, le tourisme. Ainsi, on voit les bourgeois se piquer de faire du vélo, c'est ainsi qu'on le nomme alors, dans les années 1880 et jusqu'à la guerre de 1914.

Mais dès que l'on voit les ouvriers d'usine s'approprier en assez grand nombre une activité, les choses changent totalement. Cela commence avec le cyclisme et le football, football dont l'historien Eric Hobsbawm dira qu'il devient la « *religion laïque du prolétariat britannique* ». A partir de là, la nouvelle norme est de mépriser le sport en général parmi les élites intellectuelles. Quelques exceptions, pour le golf, l'équitation, le tennis, l'aviron, qui restent confinés aux milieux les plus élevés de la hiérarchie sociale, aussi bien sur le plan de la pratique que des spectateurs.

Mais depuis une ou deux décennies, une nouvelle période a commencé. Les vedettes modernes du foot, en gagnant des sommes fabuleuses du fait des lois de l'argent dans un marché en expansion ou inondé de capitaux par pure spéculation, se sont retrouvées à côtoyer de plus en plus certaines franges des classes supérieures. Ces footballeurs ont pu se payer l'entretien de top-models, de stars du cinéma, qui avaient de leur côté également commencé à approcher certaines catégories des classes les plus riches. Du coup, l'image du foot, des sports en général, qu'en donnent des journaux comme « *Le Monde* » ou « *Le Figaro* », est de nouveau remontée en estime. Et ce petit monde s'est mis à concocter sa propre place, intégrée mais bien séparée, avec leurs loges de VIP dans les stades ou autour des terrains.

ET DANS LES TRIBUNES POPULAIRES

Après avoir regardé du côté des couches dirigeantes, nous allons essayer de voir ce qu'il en est du côté des tribunes populaires. Et à en croire les textes que publie « *Eloge de la passe* », les avis sont nuancés, ou même différents.

Philippe Pelletier, que nous avons longuement cité sur son travail à Saint Etienne, dit ceci : « *C'est au stade Geoffroy-Guichard, en particulier lors des deux saisons 1974-1975 et 1975-1976, que j'ai pris conscience de ce qu'est une foule, de ce qu'elle peut être, et de ce qu'on pouvait donc sans avoir lu une ligne de Gustave Le Bon, ni même entendu parler de la « peste émotionnelle » chère à Wilhelm Reich dont l'analyse est essentielle pour comprendre la montée et la violence du national-socialisme. Et tout cela dans le cadre d'une bonne humeur, sans violence.*

Elle rugissait et poussait comme une véritable force active, elle était vraiment le douzième homme. C'était une sensation vraiment grisante, dont le tournant a été psychologiquement et collectivement acté lors du match retour, à domicile, des verts contre le Hadjuk Split où il y eut un improbable renversement de situation. On savait alors que Bereta allait réussir son penalty, on était sûrs qu'un autre but suivrait, parce que nous le voulions tous ensemble, parce que nous le désirions.

C'était du panem et circenses en mode mineur et bon enfant, paternalisme au sommet, complicité dans la population. Les quelques intellectuels de gauche, plutôt des pédagoges, qui balançaient des commentaires acerbes étaient vus, au mieux, comme des habitants d'une autre planète ignorant la joie d'être ensemble, de rigoler un max et d'aller boire un coup après le match. La fumée des usines voisines qui envahissaient régulièrement le stade, les projecteurs qui pétaient d'un coup et repartaient après un moment pendant lequel les joueurs, menés au score, se remotivaient et gagnaient finalement le match, l'ambiance du « chaudron », qualificatif attribué en 1976, tout cela contribuait au mythe de la cité ouvrière et sportive, au public chaleureux et fair-play, à la britannique. »

Pour Pelletier, les tribunes, la foule, ont un côté au fond assez sympathique, du moins dans ces années 70. Un autre témoin de la même époque, Jean-Luc Clémens nuance un peu le point de vue, tout en le rejoignant : *« Ces matchs des années 60-70 avaient leurs aspects déplaisants, parfois accablants : les insultes à jet continu, le tabagisme, l'alcoolisme, le chauvinisme trop souvent de rigueur et qui, pas plus que la misogynie de ces rassemblements sans femmes, ne choquaient d'ailleurs pas grand monde. Mais dans l'ensemble, il me reste l'impression d'une joviale et frémissante communion qui jamais ne perturbait mon quant-à-soi de jeune supporter et mon sens critique en éveil. »*

Selon Clémens, les choses auraient ensuite changé profondément : *« Or, que sont devenues les tribunes ? Pourquoi cette foule sautillante, gesticulante, hurlante, est-elle finalement devenue hystérique et menaçante ? Elle ne regarde plus le terrain mais, au mieux, les écrans géants disposés autour ; une bonne partie d'entre elle tourne le dos à la partie et ignore totalement le jeu. Le hooliganisme n'est jamais loin : il faut chercher à effrayer l'adversaire, tenir la défaite pour un déshonneur, ne vouloir qu'une chose : la mise à mort. Il est fascinant de voir à quel point ce « fan » s'astreint à détester l'autre, à faire de la haine son unique sensation forte. Si ce déchainement précède parfois le coup d'envoi, c'est à l'engagement du jeu que la colère s'empare de tous et monte d'un cran ; elle tourne à la rage lors des premiers tacles. (...) »*

« Les hurlements scandés, les holas, les tifos gigantesques créent un tourbillon transformant son groupe en un seul corps palpitant. Faut-il interpréter ces transes collectives ? Certains peuvent voir de la sexualité dans les étreintes des joueurs (ou dans leurs strip-teases), de la religion dans les rites de certains clubs de fans, des chœurs antiques dans les pauvres chansons stéréotypées, de la guerre même dans la métaphore militaire du discours journalistique, mais qui peut y croire ? Pour ma part, je n'ai jamais senti sur les gradins, durant les matchs auxquels j'ai assisté depuis plus de 40 ans, l'embryon d'une société héroïque, l'esquisse d'une dimension sacrée. En revanche, ce football devenu cathodique et nocturne – « un football d'aquarium » disait Blondin – rassemble dans ses enceintes, saturées de publicités et de musiques agressives, des spectateurs voués à une fausse participation, hallucinatoire et toute passive dans son agitation frénétique, comblant sans doute fantasmatiquement des aspirations voire des pulsions inavouables. Le peuple fume donc son opium, mais les tribunes dites d'honneur et autres salons VIP ne sont guère mieux lotis ».

On serait donc passé d'un foot encore jeu à un foot uniquement spectacle, et c'est ce qui expliquerait le changement d'attitude des spectateurs que nous dit Clémens. Il n'est pas sûr que les choses soient aussi simples. En tout cas, un autre témoignage semble dire qu'il existe un problème dès lors qu'il existe la foule, quel que soit le spectacle ou l'époque. Christophe Huette dit crument combien il se sent emporté par l'ambiance du stade : *« Il y a*

une question à laquelle personne n'a jamais répondu de façon vraiment satisfaisante : comment le foot peut créer un tel niveau d'émotion et à une échelle aussi gigantesque ? Je parle en connaissance de cause. Hormis la naissance de mes filles, mes émotions les plus fortes sont toutes liées au football. De très loin. Je ne vois pas autre chose, à l'heure actuelle, qui rassemble ou déchire autant de gens à l'échelle de la planète, et de façon aussi forte, que le football. C'est un truc qui libère autant d'endorphines que certaines substances prohibées ».

Il n'est pas impossible qu'effectivement, le seul fait de rassembler des milliers d'humains sur un même lieu, soit l'occasion de faire apparaître des comportements... disons peu humains. C'est un point à réfléchir, à travailler. Mais s'il s'avère que c'est effectivement le cas, une autre société pourrait se proposer de fonctionner autrement, et pourrait voir, pourquoi pas, disparaître ces immenses cirques romains, que sont, au fond, ces stades gigantesques.

Il faut noter, pour finir sur ce problème des tribunes, qu'il semble y avoir une forte évolution, dans certains pays du moins, pour vider les tribunes de leur contenu populaire. En Angleterre, depuis un certain nombre d'années, le football en tant que spectacle est devenu essentiellement destiné au loisir des classes moyennes. Avec des prix trop chers pour les couches populaires, on a éloigné le prolétariat des stades. Est-ce un changement annonciateur plus général ? L'avenir le dira.

En tout cas, on voit à quel point la passion pour un sport peut monter ou descendre, passer d'une couche sociale à une autre.

MAI 68 OU LA DIGNITE

Si le système actuel, issu du mode de vie capitaliste, donne un éclat à certains joueurs, et peut en faire des stars mondiales, il ne leur donne pas pour autant beaucoup de dignité. Pour preuve, ce qui s'est passé en Mai 68, dans le football français. Quelques individus ont montré qu'ils en avaient une, de dignité, mais la masse des joueurs professionnels, pas vraiment !

« Jusqu'en 68, « un pro est lié à son club jusqu'à 35 ans. Ce « contrat esclavagiste », dénoncé dès 1963 par l'international Raymond Kopa, permet aux dirigeants "de vendre (le joueur) comme des marchandises, au plus offrant, sans même le consulter", dicit Alfred Wahl. On est loin de la situation actuelle où une grande majorité des footballeurs pro font monter les enchères entre les clubs pour accorder leur signature au plus gros payeur. Les dirigeants du foot français sont aussi accusés de piquer dans la caisse. » (Floréal Hernandez-Lenoir, « Eloge de la passe »)

André Mérelle explique aussi : *« Les clubs faisaient de nous ce qu'ils voulaient : ils nous augmentaient, nous mettaient à l'amende, voire ils diminuaient notre salaire sans que nous puissions nous défendre. En 1963, Kopa a été « suspendu » six mois parce qu'il dénonçait notre statut. Si tu quittais le club, plus aucun club ne pouvait t'engager, tu étais radié (sauf à jouer en amateur). (...) Le syndicat des joueurs est apparu en 1961. Ce sont Just Fontaine et Eugène N'Jo Léa (un Camerounais qui jouait à Lyon) qui ont monté le syndicat (...) Etre adhérent te marquait.*

Arrive Mai 1968. « *Le 22 mai 1968, avec Michel Rio nous étions à l'entraînement, comme tous les matins, et à la radio nous avons entendu qu'un groupe (de journalistes de Miroir du football) avait investi le siège de la fédération. Nous y sommes allés – pour voir – dès l'après midi. Comme nous étions les deux seuls pros à s'être présentés, nous avons été très bien accueillis. Nous sommes restés trois jours sur place. (...) Il y avait un côté un peu folklo, dans la journée, « on » se préparait à l'attaque de la police et de la Fédé. « On » montait des bouteilles dans les étages pour pouvoir se défendre. »*

Et les autres joueurs pro ? lui demande alors l'intervieweur. Réponse : « *Rien, aucune conscience politique. Pourtant, la plupart sortaient des milieux populaires et de régions marquées à gauche. Ils ne votaient pas, ou pire, ils votaient comme les dirigeants. Ce qui les intéressait, c'était leur carrière et par conséquent l'argent. »*

C'est donc une minuscule minorité des professionnels qui a bougé en 68. Sur les tracts qui sortiront de ces actions, on lit ces phrases : « *Pour rendre aux 600 000 footballeurs français et à leurs millions d'amis ce qui leur appartient : le football dont les pontifes de la Fédération les ont expropriés pour servir leurs intérêts égoïstes de profiteurs du sport : Tous, 60 avenue d'Iéna ! le Comité d'Action des Footballeurs* ». Ou encore : « *Tous unis nous ferons à nouveau du football ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être : le sport de la joie, le sport du monde de demain que tous les travailleurs ont commencé à construire. Tous au 60 avenue d'Iéna ! Le Comité d'Action des Footballeurs, 22 mai 1968* ».

On notera que, dans un moment comme Mai 68 aussi, ressort encore cette vision idyllique d'un football pur et sain, ce « *football qui n'aurait du cesser d'être* » qui aurait existé dans le passé, même si en même temps, on parle clairement d'un monde « *à construire* ».

Une chose est vraie : s'il est exagéré de dire qu'il y eut une période bénie du foot, ou de tout autre sport, il est vrai qu'à partir du moment où, dans la société capitaliste, un sport en particulier réussit à toucher des masses de gens, alors il est massivement investi de capitaux, et ceux-ci vont à leur tour diriger les choses, les pratiques, dans un sens de rentabilité. Selon les règles établies, c'est la victoire et elle seule qui est rentable.

On se doit de citer ce qu'en dit l'écrivain uruguayen Eduardo Galeano : « *L'histoire du football est un voyage triste du plaisir au devoir. A mesure que le sport s'est transformé en industrie, il a banni la beauté qui naît de la joie de jouer pour jouer. En ce monde de fin de siècle, le football professionnel condamne ce qui est inutile, et est inutile ce qui n'est pas rentable. Il ne permet à personne cette folie qui pousse l'homme à redevenir un enfant, en jouant comme un enfant joue avec un ballon de baudruche et comme un chat avec une pelote de laine* ».

QUELLES VALEURS POUR UN AUTRE SPORT ?

Nous avons dit au début de cet exposé qu'il semble, aujourd'hui, n'exister qu'une seule forme de sport possible, et avec elle une seule sorte de valeurs qui l'accompagnent : la gagne, la réussite individuelle, le culte du champion, celui dont on fait une idole, etc.

Dans ce contexte, il est difficile d'imaginer même que d'autres valeurs puissent exister. Posez la question et la réaction viendra aussitôt : « mais comment peut-on imaginer

une sorte de sport où ce n'est pas le meilleur qui gagne ? Comment peux-tu faire autrement que de compter les buts dans un match ? » etc.

Il est donc important de tenter de définir, ne serait-ce que par quelques exemples, des pratiques possibles différentes, et des valeurs autres que celle que véhicule la société dans le sport comme dans l'économie, au travail comme dans les loisirs.

Actuellement, ce qui compte, aux yeux des médias et de tout le monde, c'est le résultat. Mais de quel résultat s'agit-il ? seulement le chrono pour un coureur, le score à la fin d'un match. Pourtant, il y a autre chose que le résultat, et d'autres « résultats : il y a la qualité du jeu, il y a la beauté du jeu. On peut apprendre à y être sensible, trouver des mots qui mettent le jeu en valeur, apprendre à l'apprécier, et finalement, inverser l'importance actuelle accordée au résultat, au détriment du jeu.

On peut justifier le choix du jeu pour lui-même, par le fait, par exemple, que le résultat tient assez souvent du hasard, d'une erreur d'arbitrage, de la malchance. Alors que la qualité du jeu, elle, ne peut venir d'un quelconque facteur aléatoire qui fausserait les choses ; le jeu et sa qualité sont donc une valeur plus juste, si on le voit ainsi.

Et pourquoi pas juger que l'équipe gagnante est celle qui a su offrir le plus beau jeu ? L'on pourrait juger et noter les deux choses : le résultat et la qualité de jeu. Ce serait l'occasion de montrer qu'il peut y avoir contradiction. Et l'on commencerait à enseigner le goût du jeu pour la beauté du jeu. Et de rappeler ainsi que l'intérêt du jeu... c'est d'abord le jeu lui-même.

La beauté du jeu, de même d'ailleurs que le jeu pour le plaisir de jouer –et pas de gagner forcément - de s'épanouir dans un jeu maîtrisé, le jeu aussi en équipe, ces manières de voir n'ont pas disparu. Elles sont certes combattues, contre carrées par l'idéologie dominante, et surtout par les pratiques qu'on nous assène partout, mais elles subsistent. Tout joueur est heureux lorsqu'il parvient à un beau geste, une belle maîtrise de son geste, ou du ballon. D'ailleurs, ces idées-là, ces valeurs, sont encore inscrites dans les textes des écoles de foot : *« je joue au football pour me faire plaisir et m'épanouir » « j'apprends à jouer et à vivre en équipe avec mes copains » « je fais attention à ma santé, à mon alimentation et à mon hygiène » ; « je suis fair-play avec mes adversaires et poli avec tout le monde »*. C'est ce qu'on lit dans le guide édité par la fédération de football. Mais le foot, comme bien d'autres domaines dans la société actuelle, est un monde schizophrène. Les discours énoncés dans le cadre des écoles ont pour base des valeurs de respect, de solidarité, d'entraide, de plaisir. Le foot proclame ces valeurs, et il fait l'inverse.

Mais notons en tout cas que, tout en faisant l'inverse, il se sent tout de même obligé d'écrire, ou de dire encore ces valeurs-là. Cela signifie que les choses ne sont jamais perdues, qu'on peut trouver un point où accrocher nos valeurs.

Dans un club qui voudrait développer concrètement ces valeurs, et plus seulement les annoncer, l'on montrerait en quoi l'actuelle idéologie de la gagne à tout prix est d'abord le reflet de ce qui se passe dans l'entreprise, ou entre les entreprises capitalistes : l'entreprise doit être compétitive = il faut marquer des buts ; il faut rafler des coupes = il faut rafler des marchés ; la force d'une équipe repose sur une ou deux individualités marquantes, que les autres vont servir = dans l'entreprise, seuls quelques actionnaires haut placés se font servir par le travail de tous les autres.

Voilà d'où vient et à quoi revient l'esprit de compétition pour la compétition, l'idée qu'il faut gagner pour gagner ; c'est un idéal de guerre économique. Et c'est cette guerre qui produit des ravages, des inégalités, des crises. Le sport se doit d'être autre chose, et la société aussi d'ailleurs.

Pourquoi une concurrence entre les clubs ? Pourquoi au contraire n'y aurait-il pas un esprit de coopération ; un club pourrait prêter des joueurs à un autre, pour mieux l'aider à progresser. A la soi-disant nécessité des entraîneurs, Edward Saboni répond que « *les footballeurs joueraient infiniment mieux sans eux. Pour lui, il est nécessaire de supprimer cette excroissance que sont les entraîneurs, ils sont fanatiques et se conduisent en véritables caporaux* ». (« *Eloge de la passe* »)

Pourquoi aussi parler de l'équipe avec laquelle on va jouer comme d'un « *adversaire* », alors qu'elle peut être un « *partenaire* » du jeu, puisqu'il se joue à deux. Pourquoi encore des récompenses différentes à l'issue des matches, alors que l'on peut considérer que les efforts, le jeu, ont été partagés par l'ensemble des équipes, et qu'une égalité de traitement pourrait être de mise.

On peut continuer longtemps. Pourquoi a-t-on séparé sur le terrain, dans tous les sports d'équipe, les hommes des femmes ? Si l'enjeu, c'est le jeu lui-même, l'on devrait envisager de pouvoir mixer les équipes. L'un des rédacteurs repris dans « *Eloge de la passe* », Laurent Garrincha, le dit : « *En école de foot, les équipes sont mixtes et c'est vraiment un atout pour aborder les situations d'infériorisation des filles par les garçons, quand sur le terrain ces dernières disparaissent au profit d'un plaisir de jouer ensemble, et que le niveau de jeu laisse transparaître des différences non liées à cette séparation sexuée. De plus, note-t-il, les insultes sexistes s'estompent dès qu'il y a des filles sur un terrain alors que celles liées à l'homophobie restent très présentes sur et hors du terrain* »

Quant aux stars médiatiques du foot-business, on peut trouver des joueurs au tout autre comportement, et les leur opposer. Ainsi, l'on peut admirer le courage de quelqu'un comme le défenseur du Sporting Gijon (1^{re} division espagnole), Javi Poves, joueur professionnel de 24 ans : il a rompu son contrat en août 2011, en plein mouvement des Indignés, en déclarant : « *Le football professionnel n'est qu'une affaire d'argent et de corruption... C'est du capitalisme, et le capitalisme c'est la mort* ».

Enfin, on peut et on doit combattre toute une idéologie reprise aussi bien par des gens de droite que d'autres se disant « de gauche », qui traîne dans les écoles des « quartiers », les banlieues, les cités : celle qui présente le foot en particulier, et le sport en général, comme un moyen de s'en sortir pour les jeunes de ces quartiers.

On aurait soi-disant le souci de l'avenir de cette jeunesse en mettant en place des « détecteurs » de « talent » ! On cherche de jeunes pousses, faisant ainsi penser à ces jeunes qu'il n'y a pas d'autre avenir pour eux. Mais on sait parfaitement qu'un sur mille ou dix mille seulement peut « réussir ». On condamne donc la quasi totalité, par ce jeu sordide de faux espoirs. Au lieu de cela, une autre manière de voir proposerait sans doute une pratique sportive à ces jeunes, mais en leur proposant en même temps de rejoindre une lutte plus générale, nécessaire contre cette société, s'ils veulent que la société leur offre une place digne de ce nom.

Et par exemple, un club sportif véritablement socialiste pourrait se donner aussi comme programme, de temps à autre, de sortir justement de ces « quartiers », de faire connaissance avec d'autres, d'autres milieux, en allant rendre visite à des lieux où vivent les vraies classes dirigeantes, ne serait-ce que pour démontrer que ce ne sont ni les vedettes du sport, ni celles du show biz.

EN CONCLUSION

Avant de conclure, nous reprenons ici un beau passage, écrit par Jean-Luc Clémens, qui montre en quoi une certaine conception du football le rapproche du socialisme :

« Pour reprendre une boutade d'Orwell, il est en effet évident qu' "on ne peut pas jouer au football tout seul". C'est pourquoi la passe (c'est-à-dire l'acte de donner le ballon à un partenaire) est bien le geste fondamental du football dès lors qu'il est pratiqué conformément à son essence (et ce n'est certainement pas un hasard si ce sont précisément les clubs ouvriers britanniques des années 1880, formés à la solidarité d'usine, qui ont inventé le passing game, par opposition au dribbling game – uniquement fondé sur l'exploit individuel – des clubs de l'élite aristocratique et bourgeoise). Or ce geste technique élémentaire ne peut s'effectuer dans de bonnes conditions, et contribuer ainsi à la construction d'un jeu offensif et spectaculaire, que si l'ensemble de l'équipe fonctionne comme un collectif solidaire dans lequel chacun prend plaisir à jouer en fonction des autres et pour les autres. Concrètement, cela signifie que le joueur qui reçoit le ballon ne devrait jamais – dans l'idéal - se retrouver livré à lui-même (contraint, dès lors, de se débarrasser de la balle ou de mettre son équipe en danger) et, par conséquent, que ses partenaires doivent se mouvoir en permanence (courses simples ou croisées, appels en profondeur, appuis et soutiens, etc.) afin de lui offrir à chaque instant une ou plusieurs solutions immédiatement lisibles (ce qui conduit, en général, à privilégier le jeu à terre, dans les intervalles, et vers l'avant).

« Lorsqu'une telle manière de jouer s'avère fondée sur le plaisir d'évoluer ensemble (et donc sur une philosophie du jeu partagée) elle se situe donc clairement aux antipodes de toute discipline « militaire » et de ses consignes tristement mécaniques, mutilantes et dépourvues d'imagination. (...) Comme l'écrivait le poète et philosophe suisse Georges Halpas – la passe est toujours « un pari sur la liberté de l'autre », dans la mesure où le ballon doit être donné, autant que possible, là où le partenaire choisi va être, et non là où il était au départ de l'action (la confiance dans l'intelligence de ses équipiers est ici centrale).

« D'autre part, parce que c'est justement ce mouvement collectif perpétuel qui va permettre à chacun de donner le meilleur de lui-même en lui offrant en permanence la possibilité d' "élever son jeu" et de libérer sa créativité personnelle (y compris, quand la configuration du jeu l'exige, par le dribble et l'exploit individuel) Un Léo Messi n'aurait certainement jamais pu devenir le joueur lumineux qu'il est aujourd'hui s'il n'avait pu compter à tout moment sur les offrandes d'un Xavi ou d'un Iniesta (et la remarque fonctionne évidemment dans les deux sens). On retrouve ici, en somme, le principe même du socialisme originel (ou de la sociologie de Durkheim). Il n'y a, en effet, aucune contradiction de principe entre l'individu et le groupe.

« C'est, au contraire, lorsque ce dernier privilégie l'entraide et la solidarité (plutôt que la concurrence et la « guerre de tous contre tous ») que chacun peut rencontrer les

conditions optimales de son propre épanouissement personnel. Gusztav Sebes (l'entraîneur de la mythique équipe hongroise des années cinquante) avait donc mille fois raisons d'appeler « socialiste » le football qu'il invitait à mettre en application. Dans une équipe qui pratique le beau jeu, chaque joueur met, en effet, son point d'honneur à cultiver en permanence l'art magnifique de donner, recevoir et rendre (et le « une-deux » ou le « jeu en triangle » représentent, de ce point de vue, une illustration presque littérale du schéma anthropologique de Marcel Mauss). » (Eloge de la passe)

Pour conclure, nous dirons d'abord qu'il est important de vouloir combattre les valeurs que véhicule le sport actuel. Qu'il est important de dire et de faire réfléchir à d'autres règles, basées d'autres valeurs, de donner envie d'imaginer un autre monde aussi à partir du sport. Justement parce que le sport est populaire.

Un sport populaire et propre est impossible dans le monde capitaliste. Tout simplement parce que, s'il est populaire, pratiqué ou vu massivement, il va attirer des masses de capitaux, et cet argent y fera sa loi. Un sport propre nécessite une société propre.

Cette société juste, ce sport propre, quelques personnalités, quelques moments de l'histoire, quelques comportements, nous en donnent une idée. En voici encore un ou deux exemples.

Willy Gengenbach raconte. « *Un jour, lors d'une compétition sur piste où je courais le 1500 mètres* », on lui fait remarquer qu'il ne force pas : « — *Mais foutre de feignant, vas-y !, lui dit-on. Je ralentis au dernier tour dans la ligne droite, poursuit Willy, et passant la ligne d'arrivée en me faisant coiffer par un autre type, je lui lançai : — Ça m'apporte quoi de plus de me défoncer, dis ? Jamais personne n'avait osé lui dire chose pareille. Je le voyais bien à la tête qu'il me fit* »

Et puis ceci, dans le film *Looking for Eric* de Ken Loach (2009) : lorsqu'on lui demande quel était le but dont il était le plus fier, Eric Cantona répond par cette boutade lumineuse : « *Mon plus beau but ? c'était une passe !* »